

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
excepté pendant la fermeture des Théâtres

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

ANNONCES

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

V. FOURNIER, Directeur

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : Affiches de théâtre
(suite et fin)..... Pierre BATAILLE.
Echos artistiques..... X...
Nos théâtres..... X...
Lettre parisienne : Les Gaietés
administratives..... Georges ROCHER.
La Chanson du Ruisseau.... Antoni LUGNIER.
Poste restante (suite et fin)... Henri DATIN.
Le Germe empoisonné..... Jeanne FRANCE.



CAUSERIE

Affiches de Théâtre

(SUITE ET FIN)

Dans un article sur la libellé des affiches de théâtre, M. Nandyfer, note quelques trouvailles d'une drôlerie achevée.

Celle-ci — par exemple — placardée sur les murs de la ville de Montauban :

« Ce soir **Guillaume Tell** ou *l'Helvétie délivrée du tyran farouche qui voulait faire saluer son chapeau*, grand opéra, musique de M. Rossini, connu par plusieurs ouvrages qui ont obtenu l'approbation des amateurs de cette ville ».

Et cette autre, remontant à l'année 1863, et devant laquelle les habitants d'Alais ne pouvaient rester indifférents :

« Demain dimanche, **Lucrèce Borgia** ou *la Mère empoisonneuse et coupable*, pièce de Victor Hugo, écrivain estimable et ancien pair de France, actuellement prisonnier de S. M. Napoléon III, à l'Île de Sainte-Hélène, pour cause politique. Mais ça n'ôte rien à la valeur de l'œuvre ainsi que les populations pourront en juger. »

La même affiche se terminait par l'avis suivant :

« Comme il n'y a pas à Alais de femme capable de rendre les horreurs d'un monstre d'inhumanité, le rôle de Lucrèce Borgia sera rempli par M. Bolard, le préparateur bien connu de l'incomparable élixir Chiarini ».

Une affiche de théâtre servant de réclame à une préparation pharmaceutique, n'est-ce pas un comble ?

M. Nandyfer affirme avoir vu celle-ci, en 1873, à Vauvert (Gard).

« Ce soir, à 8 heures, **L'Africaine**, ou *l'ingratitude d'un célèbre navigateur, envers une négresse*, opéra de M. Meyerbeer. Dans cette pièce, on verra comment Vasco de Gama dédaigne l'amour de la pauvre Sélika, qui en meurt. Nota : la ballade d'Adamastor sera chantée par notre ami Escupiné, récemment médaillé pour avoir arrêté un braconnier dangereux sur la route d'Uzès. »

On n'invente pas ces choses-là ?

Depuis quelques années, les troupes de tournée se font précéder d'affiches aux proportions démesurées, reproduisant les principales scènes de la pièce en vogue. C'est ainsi que *la Joueuse d'Orgue*, *la Porteuse de Pain*, *Les Deux Orphelines* ont fait leur tour de France.

Sarah-Bernhart se fait représenter sur les affiches, dans le costume de ses principaux rôles ; la Sarah byzantine de

Théodora est aussi populaire que la Sarah florentine de *La Tosca*.

Serré en sa tunique blanche, l'*Aiglon* montre aux multitudes étonnées, une Sarah singulièrement rajeunie.

En Angleterre, l'affiche de théâtre illustrée fait florès, malheureusement elle a souvent maille à partir avec la pudibonderie bien connue de nos voisins.

Au dernier congrès médical de Leeds, un savant écossais — auprès duquel notre Béranger, de la Drôme, ne serait qu'une mazette — s'est cru obligé d'appeler l'attention vigilante de la police sur les illustrations des affiches de spectacles dont les dessins lui paraissaient trop souvent attentatoires à la morale publique.

Il dénonçait plus particulièrement une affiche où le traître de la pièce était représenté foulant aux pieds la victime qu'il vient d'assassiner après l'avoir déshonorée et dépouillée.

Il estimait que la police devait avoir le droit d'imposer à l'artiste la reproduction de la scène finale où ce scélérat recevait enfin son châtimement : la foule aurait au moins un spectacle moral ; le crime puni en face de la vertu sacrifiée.

Le même vouait à l'infamie une autre affiche où le traître était représenté sous les traits d'un beau jeune homme, noble de tournure et de visage, tandis que le père noble, un vieillard vertueux, accablé par les pires injustices était tellement débile et laid qu'il faisait peine à voir.

« Je regrette également — ajoutait-il — de voir parfois sur ces affiches de spectacles, des dessins représentant des scènes d'amour. Puisqu'au théâtre la plupart des romans d'amour se terminent par un mariage, pourquoi ne pas illustrer l'affiche par la scène de la bénédiction nuptiale ? Ce serait d'un excellent exemple ».

L'affiche illustrée semblait être le dernier mot de la réclame théâtrale, le plus puissant levier des foules obéissantes à la suggestion de l'image, même grossièrement enluminée.

Il n'en est rien; le dernier mot — pour l'instant — appartient à la réclame en action.

Dans une des plus belles rues de New-York, deux soldats — armés jusqu'aux dents — poussent brutalement devant eux deux galériens rivés l'un à l'autre par une lourde chaîne et qui traînent un boulet.

On s'approche avec quelque pitié de ces infortunés et sur le dos de leur veste on lit — brodés en grosses lettres d'or — ces mots : ce soir, au théâtre... *Le Forçat innocent*, grand drame à sensation en douze tableaux !

L'Angleterre s'est piquée d'émulation. Il y a quelque temps, un fiacre circulant par les rues de Londres ameutait la foule sur son passage : on apercevait par la portière un homme étendu en travers de la banquette, la face pâle, les yeux clos et une tache de sang sur le plastron de sa chemise.

Était-ce un crime, un accident, un suicide ? On arrêtait le cocher ; on s'empressait autour de la victime, lorsque celle-ci, se levant tout à coup, tirait de sa poche un paquet de papiers et distribuait aux assistants un prospectus sur lequel on lisait : Ce soir, au théâtre de... *Le Mystère du fiacre* 11026.

Il est permis de croire que l'apparition sur la voie publique des principaux personnages de nos pièces à succès, préluderait avantageusement aux représentations du soir,

Grâce à des figurants — suffisamment pénétrés de leur emploi — Buridan, de *La Tour de Nesle*; Lagardère, du *Bossu*; Pontis, de la *Maison du Baigneur*; Choppart, du *Courrier de Lyon*; la Frochard, des *Deux Orphelines*, exerceraient — sur la foule idolâtre — un nouveau prestige.

Et quelle réclame pour *Faust*, que l'exhibition d'une Marguerite faisant tourner son rouet, à l'acte du jardin.

Au besoin, le rouet traditionnel pourrait être remplacé par une machine à coudre dont un écriteau très apparent indiquerait la marque de fabrique.

La popularité des Singer, des Peugeot, et *tutti-quant*, étroitement associée à celle de Gounod : quel beau rêve à réaliser en notre siècle d'industrialisme à outrance !

Pierre BATAILLE.

Echos Artistiques

On s'occupe beaucoup, à la Comédie-Française, des nominations au sociétariat, nominations qui, suivant l'usage, seront discutées par le Comité d'administration à la fin de décembre ou au commencement de janvier.

Les candidats sont nombreux : MM. Dehelly, Fenoux, Delaunay, Mayer; M^{mes} Lecomte, Bertiny, Kalb, Amel et Fayolle sont sur les rangs.

Tous et toutes ont leurs partisans. Mais, s'il faut en croire les derniers « tuyaux », seuls M. Dehelly et Mlle Lecomte auraient des chances sérieuses de succès.

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, poursuivant la voie de décentralisation artistique qu'il a entreprise, en conformité des votes du Parlement, vient d'attribuer une somme de 5.000 fr. au Grand-Théâtre de Bordeaux pour une œuvre musicale inédite : le *Vieux de la Montagne*, drame lyrique en 4 actes et 6 tableaux, de MM. Georges de Dubor et Charles Fuster, musique de M. Gustave Caneby, inspecteur des Conservatoires.

Cette manne ministérielle serait la bienvenue au Grand-Théâtre de Lyon.

Les maîtres italiens et l'automobile. Franchetti, Puccini, Giordano sont tous trois d'enthousiastes chauffeurs. Franchetti, l'auteur de *Germania*, conduit journellement sa 12-chevaux, se berçant au son du ronflement de son moteur.

Puccini, l'auteur de *La Bohème*, accorde ses préférences au canot automobile et s'en va dans de longues promenades sur le lac de Massacincolli, en de musicales rêveries.

Giordano, l'aimable auteur de *Fedora* *Siberia* et d'*Andrea Chenier*, préfère la motocyclette.

Rossini, Verdi, Bellini, Donizetti n'allaient qu'à pied, eux ; aussi ne firent-ils que *Guillaume Tell*, *Rigoletto*, la *Norma* et la *Favorita*.

Pauvres vieux... marcheurs !

L'Opéra de Francfort a donné, mercredi, la première représentation de la *Belle au bois dormant* (*Dornröschen*), légende lyrique en trois actes, musique de M. Humperdinck, le délicat auteur de *Hänsel et Gretel*. L'œuvre nouvelle était attendue avec impatience. Il y eut cependant une légère déception. *Dornröschen* a été accueilli avec sympathie, mais sans enthousiasme. Certaines parties du livret sont faibles et la musique de M. Humperdinck manque d'originalité et de couleur. Quelquefois, cependant, le génie du musicien se réveille, comme dans l'apparition de Daemonia et le duo de Reinhold ; mais ces lueurs passagères s'éteignent rapidement.

Rappelons que M. Silver doit faire représenter, dans le courant du mois prochain, sur la scène du Grand-Théâtre de

Lyon, un opéra de sa composition portant le même titre : *La Belle au bois dormant*.

On prépare, à Vienne, une édition complète des mélodies populaires de toutes les parties de l'Empire austro-hongrois. Le ministre de l'instruction publique favorise cette entreprise et a donné ordre aux autorités provinciales, de la protéger en priant surtout les instituteurs de recueillir les mélodies populaires de leur région respective. Les chansons seront publiées dans leur langue originale et dans une traduction allemande.

Air de musique et courant d'air. Les journaux de Manchester content une anecdote qui montre le sans-façon du pianiste Paderewski.

Dernièrement, le maestro conduisait un grand concert où l'on jouait les œuvres de Beethoven, Chopin, Schumann, Brahms et Liszt.

Tout à coup, ennuyé par un courant d'air, Paderewski se leva au milieu d'une symphonie de Beethoven et ne reparut qu'après s'être assuré que les portes et les fenêtres étaient bien fermées.

Pianiste, va !

8, Rue Lafont
"OLD ENGLAND" DE LYON
TAILORS



NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

La reprise de *Lakmé*, fâcheusement compromise par une indisposition de M. Galand, chargé du rôle de Gérard, a permis à Mme Bréjean-Silver de faire apprécier dans un rôle qui est assurément un de ses meilleurs, une voix qui se prête admirablement aux délicatesses infinies de la mélodie : rarement il nous fut donné d'applaudir une *Lakmé* aussi accomplie.

M. Séveilhac, qui ne paraissait pas, par son emploi, désigné pour le personnage de Nilakanta lui a donné une ampleur très suffisante. Le petit rôle de Frédéric était dévolu à M. Dufour qui a déjà fait ses preuves sur notre première scène. Les chœurs méritent également des compliments.

Pour la reprise de *Sigurd*, tous les honneurs de la soirée sont revenus sans conteste à M. Escalais. La présence, à côté de notre fort ténor, de M. M. Séveilhac et Vallier, de Mmes Picard et Bressler complètent une distribution fort acceptable.

8, Rue Lafont
"OLD ENGLAND" DE LYON
TAILORS

La soirée de jeudi a été consacré à un spectacle de gala : *Faust*, interprété par Mme Bréjean-Silver dans le rôle de Marguerite et le nouveau ténor Zocchi, dans celui de Faust.

Samedi aura lieu la première représentation d'*Iphigénie en Tauride* de Gluck avec le ténor Zocchi, Mme Picard, MM. Séveilhac et Vallier.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Madame Flirt — dont la première vient d'être donnée aux Célestins, dans des conditions d'interprétation et de mise en scène de nature à satisfaire les plus difficiles, — n'a pas été jouée moins de 250 fois à l'Athénée.

Sa place était assurément sur une scène plus importante : le succès qui l'a accueillie à Paris n'en saurait être — en aucune façon — diminué.

De l'intérêt, de l'esprit, de la passion bien exprimée, nous autorisent à croire que la nouvelle comédie en quatre actes de MM. Gavault et Berr peut compter à Lyon sur un chiffre respectable de représentations.

Mariée à un industriel trop absorbé par la direction de son usine, Marcelle Ancelin — dans un moment d'ennui et de désespoir — s'est donnée à un bellâtre qui ne voit, dans cette liaison, qu'une distraction de plus apportée à ses occupations mondaines.

Désabusée, elle voudrait rompre, mais La Roche-Tesson ne l'entend pas ainsi ; il lui répugne de changer ses habitudes, aussi s'impose-t-il avec une ténacité qui finirait par compromettre Marcelle aux yeux de son mari, sans l'intervention fortuite et inespérée de Fernande de Varigny.

Veuve d'un époux qu'elle ne paraît pas regretter outre mesure, Fernande est encore dans tout l'éclat de sa jeunesse trivole, mais irréprochable ; elle prête, d'autant plus volontiers, l'oreille aux propos galants dont elle est l'objet, qu'elle se sent suffisamment protégée par son expérience. Le nom de « Madame Flirt » qu'on lui donne dans le monde, lui convient à merveille.

Au moment où une lettre imprudente de La Roche-Tesson va définitivement perdre Marcelle, Fernande, libre de sa personne et de ses actions, se substitue adroitement à elle et endosse les conséquences d'une intrigue à laquelle elle est restée complètement étrangère.

Ce dévouement va lui coûter cher ; depuis quelques jours, Jacques Ancelin, revenu des Indes après une absence d'une dizaine d'années, est installé chez son frère, il s'est épris de la jeune veuve et forme le projet de l'épouser. Fernande, de son côté, n'est pas restée insensible à un amour qu'elle devine et partage, mais elle comprend que l'aveu de la faute qu'elle n'a pas commise, a créé entre elle et Jacques, un obstacle insurmontable : elle s'éloignera pour jamais.

Jacques, qui, depuis son arrivée, s'apercevait qu'il se passait quelque chose d'inouï dans la maison, finit par surprendre la vérité. Il s'oppose au départ de Fernande

restée digne de lui et, pour donner le change à son frère, se bat en duel avec La Roche-Tesson.

Marcelle, en feignant de plaider auprès de son mari la cause de Fernande, obtiendra son propre pardon.

Sur ce scénario se greffent des épisodes mettant en scène des personnages présentés de fort amusante façon : le psychologue Lacerda qui émet les plus étranges théories sur l'amour et les femmes — à commencer par la sienne ; — un poète décadent qui chante la couleur des jours devant une réunion mondaine où chacun est trop préoccupé de ses petites intrigues pour prêter à ses strophes l'attention qu'elles lui paraissent mériter.

Mlle Marguerite Peugeot a fait preuve d'une grande souplesse de talent dans un rôle difficile à remplir, celui de Fernande de Varigny.

Mlle Marsans, sous les traits de Marcelle Ancelin, montre toute la réserve et l'émotion désirables.

M. Garat met un art parfait dans la composition du rôle de Jacques Ancelin : M. Brunière joue avec justesse et sobriété celui du mari.

M. Bonarel est aussi « select » que possible dans la silhouette fort bien venue de l'amoureux sans conviction, La Roche-Tesson.

M. Defrenne est plaisant sous les traits, légèrement caricaturés, du monsieur qui fait les commissions des dames.

M. Cousin est un professeur Lacerda, emphatique comme il convient : la tête qu'il se fait est déjà, pour lui, un triomphe.

Les autres rôles confiés à Mmes Renot, Berton, Marcy, Jane Elly, Duchesnois, Darthien, à MM. Blondeau, Dutet, George Scey, Villac, Dellevaux, Dechambre, Abeyl et Boyer ne laissent rien à désirer.

Ajoutons qu'indépendamment des décors envoyés de Paris, la mise en scène fait honneur au goût artistique de M. Broussan : elle est pleine de couleur, de recherche et d'élégance.

8, Rue Lafont
"OLD ENGLAND" DE LYON
TAILORS



Lettre Parisienne

LES GAÏETÉS ADMINISTRATIVES

Depuis six mois, on ne peut ouvrir un journal sans y trouver quelque circulaire adressée au personnel de son administration par M. le Ministre des travaux extérieurs ou celui des affaires courantes,

pour lui donner des instructions, aussi variées que sages sur la manière pratique de concilier les intérêts de l'Etat et ceux des particuliers.

« — Vous ferez de telle sorte et non de telle autre, conseille Son Excellence. Il faut tendre à la simplification des rouages administratifs et réaliser ainsi des économies possibles ».

Et vous pensez, ô gens placides et simples, que voilà des idées fort sages qui vont transformer, à coup sûr, la bureaucratie et les bureaucrates avec lesquels les relations vont devenir charmantes.

C'est l'époque où échoit le terme de votre pension, mais, plutôt que de vous précipiter au guichet, vous vous tenez ce judicieux raisonnement :

— Puisque les rouages vont être simplifiés, attendons un peu que la nouvelle organisation soit bien assise. Les employés vont devenir aimables, expéditifs et logiques. Patientons jusque-là !

Et vous laissez passer un trimestre — il faut bien à ces messieurs le temps de changer de pied et de se mettre en route ! Puis, souriant, heureux à la pensée que ç'en est fini désormais des taquineries et des interminables poses, vous allez heurter le guichet : « Toc-toc ! »

— Deux trimestres de pension ? Eh bien ! et votre certificat de vie ? questionne l'employé.

Timidement, un peu troublé, car, du coup, vous avez senti que votre affaire s'embarrassait, vous murmurez :

— Pardon, Monsieur l'employé, pardon. Voilà bien le certificat pour ce trimestre et, puisque je vis à présent, il est certain qu'il y a trois mois...

— Comment ! il est certain ! Mais rien ne me le prouve, Mōssieu !

D'abord, vous restez légèrement ahuri, puis, selon que vous êtes irritable ou placide, vous vous fâchez rouge — ce qui n'avance à rien du reste — ou vous vous bornez à exprimer votre surprise.

— Je croyais que, depuis la circulaire de M. Chose, on avait supprimé les formalités inutiles !

Mais, derrière son grillage, l'employé triomphant déclare sentencieusement :

— Supprimé ! Sachez, Mōssieur que les ministres changent, mais que l'administration est immuable !

L'ad-mi-nis-tra-tion de ce brave fonctionnaire, c'est ce que, plus simplement, nous appelons la routine.

Eh oui ! certes, elle est immuable et, longtemps encore, les ministres passeront sans pouvoir rien contre elle. Les circulaires s'accumuleront en vain, on supprimera même des emplois, les errements demeureront les mêmes. Le per-

sonnel restant travaillera au besoin davantage, mais ne songera pas à simplifier les formalités, à diminuer la paperasserie, à supprimer la fôdôrme.

C'est pourtant la plaie de notre administration qui tombe en marmelade rongée par cette gangrène qui s'appelle le « précédent ». L'initiative est une faute. L'homme intelligent qui devient fonctionnaire se heurte de suite à cette puissance, à cet obstacle qu'est la routine.

— « Tu ne changeras rien, lui déclare-t-on. Depuis que telle formule a été créée, un demi-siècle a passé qui a modifié les mœurs et qui a rendu cette formule ridicule, peu importe. Si tu laisses le champ libre à ton intelligence, à ta logique, tu t'apercevras que ce « précédent » invoqué sans cesse est aussi peu approprié que possible aux affaires qu'il régleme. Et tu modifierais peut-être la formule. Or tu ne dois pas la modifier. Tu es et tu dois en demeurer l'esclave.

Dès lors, après quelques efforts personnels demeurés vains, le nouveau venu découragé, se moquant, en fin de compte, que l'Administration soit sage ou folle, barbotte ou ronfle comme les camarades, peu soucieux de se créer des difficultés à préconiser des réactions impossibles.

Comment s'étonner, après cela, que puissent se produire des chinoïseries comme celles dont j'ai trouvé le récit, ces jours derniers, dans la presse et dont je me reprocherais de diminuer la saveur en l'agrémentant du ridicule commentaire.

« Un habitant de Constantine arrive à Paris avec des billets de banque d'Algérie qui, on le sait, est un pays français, bien français. Quelle ne fut donc pas sa surprise quand il se vit refuser partout ces billets, et obligé, pour les échanger contre des billets de banque de France, de payer dans une maison de crédit un change de 0.75 pour cent.

C'était déjà gentil, mais il y a mieux encore. Instruit par l'expérience, notre homme revint l'année d'après, non plus avec des billets de banque, mais avec un livret de caisse d'épargne. Il avait versé son argent, 1.500 fr., à la caisse d'épargne de Constantine, avait pris son livret et se croyait parfaitement en règle. Quand il se présenta dans le bureau parisien, on le regarda comme s'il arrivait du Kamchatka. En vain expliqua-t-il que Constantine était une ville française : on lui exposa, clair comme le jour, qu'il n'en fallait pas moins, pour qu'il touchât son argent, une autorisation en bonne et due forme du bureau de Constantine. Il proposa d'envoyer une dépêche, on lui

répondit qu'il ne pourrait être autorisé qu'à retirer 300 francs.

Bref, avec 1500 francs en poche et 1500 francs en valeur éminemment française, à Paris, capitale de la France, il a été impossible au malheureux de réaliser même cent sous.

Et d'une ! Mais ce n'est rien à côté de la suivante qui montre dans toute sa splendeur le ridicule du règlement pris à la lettre et tel qu'on le comprend et qu'on l'applique « administrativement ».

Un cycliste avait commis la faute de pénétrer dans le jardin du Luxembourg, sa bicyclette à la main. Ces sortes d'instruments sont interdits dans le jardin, et la mesure est sage. Mais où l'anecdote devient comique, c'est lorsque le jeune homme, qui accompagnait sa mère, se présenta pour sortir à la grille de l'Odéon.

— Par où êtes-vous entré, lui dit le garde ?

— Par l'Observatoire.

— On a eu tort de vous laisser passer. Vous ne devriez pas être là.

— Je ne le nie pas ; mais enfin, c'est chose faite et je ne demande qu'à sortir.

— Vous ne sortirez pas ici.

— Mais il me semble que la défense est d'entrer et non de sortir.

— Cela m'est égal, je n'admets pas que vous soyez dans le jardin ; par conséquent, vous êtes comme n'existant pas. Retournez-vous-en d'où vous venez.

— Je vous ferai observer que cela me fera double promenade dans le jardin et, par conséquent, double contravention. Et, si le garde de l'autre porte, qui ne m'a pas vu entrer, ne veut pas me laisser sortir non plus, il me faudra donc errer toute une éternité dans le jardin, sous prétexte que je n'ai pas le droit d'y être, ce qui serait au moins bizarre.

Le raisonnement n'y fit rien ; le garde se montra inflexible, et il fallut que le cycliste refit tout le chemin parcouru. Heureusement pour lui, on le laissa sortir par l'autre porte ; autrement, les promeneurs eussent, en effet, assisté à ce spectacle étonnant d'un particulier à jamais condamné à rester dans un endroit parce que cet endroit lui était interdit.

Que voulez-vous ajouter à de pareils faits qui ne diminueraient pas leur éloquence ? Les années vont, les siècles passent, mais, comme disait le brave fonctionnaire que je citais au début de cet article, il n'y a qu'une chose qui demeure solide devant l'assaut des circulaires : c'est la routine administrative.

Georges ROCHER.

LA CHANSON DU RUISSEAU

Musique de M. Robert PLANQUETTE.

I

Toi qui répands sur la prairie,
A ta fantaisie,
La fraîcheur du miroir changeant
De tes flots d'argent,
Quelle est la chanson que murmure
Ton onde si pure ?
Est-ce l'espoir, ou le regret ?
Petit Ruisseau !

II

Quand sous la brise paresseuse,
La terre oublieuse
Resplendit en l'éclat du jour
De joie et d'amour,
Tu voudrais, dis-tu, vers ta source,
Reprenant ta course,
Suivre à nouveau le chemin fait ?
Petit Ruisseau !

III

C'est l'écho des douleurs humaines
Qu'aux vallons, aux plaines,
Ton flot répète ainsi, tout bas !
Tu ne sais donc pas
Qu'on ne peut, malgré son envie,
Au cours de la vie,
Recommencer le long trajet ?
Petit Ruisseau !

IV

Cesse ta triste cantilène,
Toute plainte est vaine !...
Avril vainqueur du froid hiver
Règne en le ciel clair,
A sa voix, dans l'aube vermeille,
Le Printemps s'éveille !
Au doux espoir dis ton couplet,
Petit Ruisseau !

Antonin LUGNIER.

8, Rue Lafont
"OLD ENGLAND" DE LYON
TAILORS



POSTE RESTANTE

(SUITE ET FIN)

« Oh ! bien innocentes et inoffensives Beaucoup d'illusions, voire d'espérances lointaines, propos tendres et promesses d'affection réciproque, rien de plus !

« Certes, alors, je l'aimais de toute mon âme et je n'ai jamais cessé de l'aimer... vivant, je serais plutôt entrée en religion que d'épouser M. de Cimmieuse !

« Animé de l'esprit d'aventure, pour nous créer à tous les deux une situation indépendante, Paul sollicita une mission du gouvernement.

« Avec les relations que son père avait conservées au Ministère des colonies, il lui fut relativement facile d'obtenir cette mission officielle et il fut envoyé en Afrique.

« La veille de son départ, après de nouveaux serments, il reçut mon der-

8, Rue Lafont
"OLD ENGLAND" DE LYON
TAILORS

nier et unique baiser et, le lendemain, le cœur bien gros, mais riche d'espoirs, il montait dans le train de Bordeaux.

« Six mois après son débarquement sur la Côte-d'Ivoire, il fut emporté par la fièvre jaune, si funeste aux Européens. Il dort là-bas son dernier sommeil dans les sables du terrible désert qui ne lâche pas sa proie, loin des siens, loin du sol natal !

« Te peindre ma douleur à l'annonce de cette catastrophe est au-dessus de mes forces, et je ne sais comment Dieu ne m'a pas appelée en ce moment à lui ! Il avait, sans doute, d'autres desseins sur son humble servante, et je m'incline chrétiennement devant sa volonté.

« La mère de M. des Granges, fidèle exécutrice de sa volonté suprême, vint m'apporter après sa mort les quelques lettres que son fils avait reçues de moi. Attention délicate, bien digne de la nature droite et loyale de la brave femme.

« — Quant à celles de Paul, me dit-elle simplement, avec des larmes dans les yeux, gardez-les, mon enfant, en souvenir de lui... »

« Pour toute réponse, je me jetai dans ses bras, et, mêlant nos sanglots, nous pleurâmes ensemble le cher disparu.

« Deux ans après cette perte cruelle, sur les pressantes instances de ma famille, dont toi-même as eu connaissance, sans amour, sans répulsion, aussi, pour complaire aux miens, de mon plein consentement, j'accordai ma main à M. de Cimieuse, notre voisin de campagne et un peu notre parent.

« Affectueux et bon, il m'a procuré la somme de bonheur compatible avec mon cœur brisé et, en retour, je me suis efforcée de lui rendre la vie heureuse.

« D'humeur un peu ombrageuse, un tantinet jaloux, même du passé, pouvais-je entrer avec lui dans la voie des aveux et lui révéler la printanière idylle de ma jeunesse ?

« Outre la divulgation toujours pénible de mon cher secret, n'était-ce pas imprudemment s'exposer à des investigations rétrospectives, causes souvent de troubles dans les ménages ?

« Pour rien cependant je n'aurais consenti à l'anéantissement des précieuses lettres de mon idéal fiancé ! Leur lecture me procurait une si vive et si fortifiante satisfaction !

« Dans les premiers temps de mon mariage, je portais constamment sur moi ces preuves probantes de notre innocent flirtage. J'avais une telle peur qu'elles ne tombassent entre les mains de mon mari !

« Un soir, le hasard, cet auxiliaire

bénévole des joies et des douleurs humaines, se chargea, dans une certaine mesure, de m'enlever mes craintes.

« Dans une loge, à côté de la mienne, au théâtre du Vaudeville, une jeune dame, racontait gaiement à son amie : qu'elle s'adressait à elle-même, poste restante, pour les reprendre à sa volonté, les missives les plus compromettantes de son amant ! D'où sa complète quiétude !

« Cette confidence fut pour moi un trait de lumière. Pourquoi, à mon tour, n'emploierai-je pas semblable procédé ?

« Dès le lendemain, sous enveloppe cachetée, j'envoyai à mon adresse, poste restante, bureau de la rue d'Amsterdam, les lettres de mon aimé.

« Depuis lors, aux heures de tristesse, pour revivre le passé, je cours les quêrir, et, réconfortée par leur saine lecture, je me les expédie à nouveau, toujours au même bureau.

« Aujourd'hui dans mon lit, malade, incapable de les réclamer, je désire cependant les avoir et je te demande de me remplacer. Sur la seule présentation de ma carte au guichet, on te remettra le paquet sans la moindre difficulté.

« Une fois en ta possession, promets-moi, Irène, qu'à l'insu de mon mari et de tout le monde, lors de ma mise en bière, que je sens prochaine, tu glisseras ces lettres dans mon cercueil. Il me répugne trop de les savoir, après ma mort, l'objet des quolibets irrévérencieux de la part des employés de la poste ».

— Veux-tu bien te taire et chasser ces idées moroses de ton cerveau... Avant quinze jours tu seras sur pied et, ensemble nous nous promènerons au Bois de Boulogne.

— D'accord... Mais s'il en était autrement, jure-moi, devant le Christ, notre souverain juge et mon suprême consolateur que tu rempliras ta promesse ?

— Je te le jure.

— Merci.

Et, laissant retomber sa jolie tête sur l'oreiller, avec des yeux pleins de reconnaissance elle ajouta :

— Je puis, maintenant, mourir tranquille.

Heureusement il n'en fut rien, car, trois mois plus tard, entièrement remise et en parfaite santé, Mme de Cimieuse continuait de confier à la poste restante le cher secret de ses juvéniles amours !

Convenons-en entre nous, mesdames, bien fin de siècle ce garde-meuble d'un nouveau genre... et si commode pour les amoureux !... »

Henri DATIN.



Éternelle Jeunesse par les **Produits de Mme Lutwig** :
CRÈME LUTWIG pour le teint et les rides, 1 fr. 25 —
SÈVE ORIENTALE pour les soins de la chevelure (arrête en 8 jours la chute et ramène les cheveux blancs à leur teinte naturelle), 2 fr. — **LOTION ORIENTALE** pour développer et raffermir les seins. — Consultations gratuites d'hygiène et de beauté.

— Rue de la République, 65 —

Tous les soirs, après le théâtre on se donne rendez-vous « A la Côte Rôtie » 5, rue Jean de Tournes. Salles de société. Liqueurs et consommations de choix. Ouvert jusqu'à 3 heures du matin.



LE GERME EMPOISONNÉ

Il aurait pu poser devant un peintre physionomiste pour le portrait de l'homme heureux, le joyeux Roger Tourillon, le scrupuleux notaire, pendant que ce matin-là il passait en revue son premier courrier, sans se douter qu'il recélait une bombe, ou, pour mieux dire, une goutte de poison.

Trente-six ans environ, beau garçon, de santé robuste, heureux mari, heureux père, excellent camarade, aimant et aimé, veillant scrupuleusement sur une gentille fortune, et non moins scrupuleusement sur les intérêts de ses clients, qui s'acquittaient en amitié, en estime, et en bons émoluments payés sans chicaner, car ils étaient comptés au plus juste tarif; confortablement installé dans l'une des plus coquettes maisons de la jolie petite ville de Saint-Vincent-les-Belles, que pouvait-il redouter ou désirer ?

Et il épluchait, il épluchait, continuant sa quotidienne revue, l'agrémentant de réflexions et de fredons.

Une de ses manies, cet épluchage du matin. Nul dans le logis, ni clercs, ni femme, ni belle-mère, ni personne ne devait toucher au courrier avant lui.

Un brin jaloux, peut-être, mais sans s'en douter, légèrement curieux, vaguement méfiant, il aimait à se rendre compte de tout... Bien léger défaut.

« Le vieux père Labranche veut me voir, me dit sa gouvernante. Parbleu, le pauvre paralysé a un bon testament à faire rédiger en faveur de la donzelle ! C'est bon, on ira cet après-midi... Ah ! le confrère Durand veut conférer... le vieux procès des Liber ; il faudra me remémorer... Faut-il avoir peu de souci de son repos pour ne pas préférer un mauvais arrangement à un bon procès ?... Tra deri dera !... Une lettre de Grenoble pour belle-maman ; pas besoin d'être sorcier pour deviner que c'est le Benjamin qui demande du

Magasins et Ateliers

DE

FOURRURES

H. VILLE, Fourreur

107, rue Duguesclin, Lyon

(angle du cours Morand)

CIE AMERICAINE
DE CHAUSSURES

45, rue de la République, LYON

(en face les Magasins des Deux Passages)

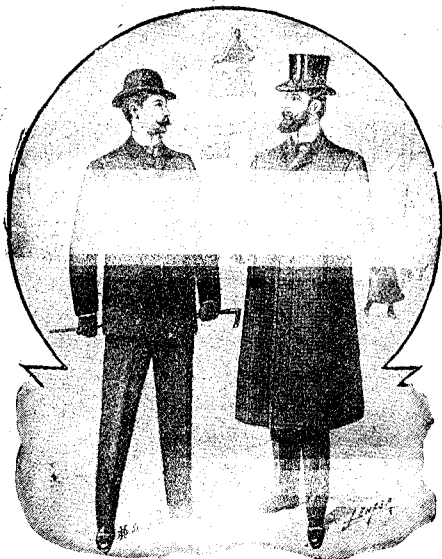
ARTICLES DE LUXE DERNIER GENRE

DEUX PRIX SEULEMENT

8 fr. DAMES — 9 fr. HOMMES

A LA

GRANDE MAISON

PARDESSUS dernier genre,
modèle et tissu exclusifs... **49** fr.

SIROP GRIPPAT

Le meilleur remède contre l'ANÉMIE.
Recette végétale. Pas d'arsenic. pas de
sels, pas d'iodure. Du Végétal, c'est tout.

SPÉCIALITÉ

DE

TAFFETAS NOIR
INDÉCHIRABLE

(Marqué aux lisières)

P. BEGAT, FABRICANT

5, Rue des Capucins, LYON

« renfort ; un peu maigre, la solde de
« sous-lieutenant... Bon ! voici de l'ou-
« vrage pour ces messieurs... Holà,
« Jacquot, porte ces papiers au maître
« clerc. Attention, ne perds rien... En
« plus, une lettre pour Mme Carrière.
« Pas si vite : il y en a peut-être une
« autre... Justement, voici pour Mlle
« Carrière... Grimpe vite, ça presse !... »

« C'est de son couvent, — murmura-
« t-il, le saute-ruisseau parti. — Ce doit
« être intéressant !... Mais puisque cela
« lui suffit, à la pauvre petite bossue !...
« Quel malheur, si jolie et si atrocement
« disgraciée ! Infortunée Linette !... »

Il eut un gros soupir, puis reprit sa
besogne, fit sauter des bandes de jour-
naux, parcourut deux ou trois lettres
d'affaires, fredonna de nouveau, et tout
à coup brusquement cessa, en découvrant
une autre missive traitreusement blottie
sous le journal de modes.

— Tiens ! une adresse au crayon...
C'est pour ma femme... Qui diable
peut lui écrire ainsi ?

Sans inquiétude précise, un peu trou-
blé néanmoins, sans hésitation sûre-
ment, il l'ouvrit ; sa femme était habi-
tuée à cette amicale inquisition, n'ayant
eu jusqu'à ce jour aucun inconvénient.
Il avait l'enfantin plaisir de lui annon-
cer les nouvelles ; ensemble, on com-
mentait le message, riant ou s'attendris-
sant.

Voici ce qu'il lut :

« Pardonne-moi, douce adorée, si j'ai
« manqué samedi. Un malaise terrible...
« sans gravité pourtant... Mais j'ai cru
« mourir de désespoir en songeant à ton
« tourment. Je serai à notre nid d'amour
« samedi prochain, sois en certaine.
« Mille baisers.

« Ton éternel adorant.

« P. S. — Je compte que tu guettes
« le facteur, et que cette unique impru-
« dence ne créera nul danger ? »

Pas de signature.

Roger resta un moment comme anéanti
ne pensant pas... Puis il relut... puis il
regarda l'adresse.

Oui, c'était bien pour Mme Roger
Tourillon.

Justement elle entra, jolie à croquer,
souriante, épanouie, demandant de l'air
le plus ingénu s'il n'y avait pas de lettre
de son professeur de chant, lequel était
malade samedi dernier.

— Inutile que je me dérange si le pau-
vre homme est encore malade, — con-
clut-elle.

En effet, tous les samedis elle allait à
Limoges, chez le vieux père Lewal, pour
qu'il l'aidât à cultiver une fort belle
voix.

Tranquillement, avec un calme qui le

surprenait, Roger avait glissé la lettre
maudite sous d'autres papiers, et répon-
dait qu'il n'y avait rien du professeur.

Alors, on causa de choses et d'autres,
du beau temps, d'une prochaine partie
de campagne, de la petite Nina, leur joie
et leur orgueil, et l'on échangea des bai-
sers avant de se séparer.

A Blanche, l'épouse aimée, la mère
orgueilleuse, la femme belle et admirée,
à qui Dieu fit tous les dons, et qui,
peut-être, ingrate et folle allait tuer son
bonheur pour un coupable caprice
pour rien, succéda Emmeline, sa sœur,
famillièrement Linette.

Une tête superbe, une tête de madone
aux grands yeux de velours noir, à l'im-
périale chevelure blonde, sur un corps
atrocement contrefait.

Grande comme une fillette de douze
ans, habillée d'étoffes flottantes voilant le
mieux possible ce pauvre corps, elle vin
un délicieux sourire aux lèvres, le sou-
rire de sa sœur, mais plus délicieux en-
core, offrir son front aux baisers du
grand frère... qui l'aimait comme un
véritable frère.

— Je voulais vous demander, Roger...

Brusquement, elle s'interrompit.

— Qu'avez vous ?... Une préoccupa-
tion ?... Un malheur ?...

Elle avait vu, et Blanche n'avait pas
vu !

— Oui, une préoccupation... presque
rien... Vous vouliez ?...

Elle s'expliqua : de l'argent à envoyer
à son couvent, pour une souscription
pieuse... Mais tout en parlant, son
regard anxieux ne quittait pas le visage
attristé, troublé de Roger.

— Service pour service, — fit soudain
le jeune homme qui avait eu le temps de
combinaison un plan. — Voulez-vous venir
samedi à Limoges avec moi ?... A l'insu
de ma femme... Une surprise à lui
faire... Nous partirons immédiatement
après elle.

Elle acquiesça avec le plus dévoué
empressement.

On était au mardi ; quatre jours d'at-
tente !

(à suivre)

Jeanne FRANCE



LE SALON BELLECOUR

La Société Lyonnaise des Beaux-Arts fera,
comme les années précédentes, son exposi-
tion sur la place Bellecour.

Le Comité s'occupe activement des pré-
paratifs de l'Exposition, et le Salon de 1903
comptera parmi les meilleurs. Parisiens et
Lyonnais seront largement représentés dans
les différentes sections.

L'ouverture officielle est fixée au ven-
dredi, 27 février. Un avis ultérieur donnera
les dates auxquelles les artistes Parisiens et
Lyonnais devront envoyer leurs œuvres.

APPROBATION DE
L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

ANÉMIE, CHLOROSE
(PÂLES COULEURS)

VÉRITABLES
Pilules
DU
D^R BLAUD

UNE DES PLUS SIMPLES,
DES MEILLEURES ET DES PLUS
ÉCONOMIQUES PRÉPARATIONS
FERRUGINEUSES

Professeur BOUGHARDAT
(Form. Mag. P. 313)

*Les pilules ne se détaillent pas, mais
se vendent en flacons de 100 et
200 pilules au prix de 3 et 5 fr.
Chaque pilule porte gravé le nom*

BLAUD

129 Se trouvent dans toutes les Pharmacies.

CAOUTCHOUC

dans toutes ses Applications

T. GONTARD

18, Rue Victor-Hugo, LYON

TÉLÉPHONE : 72

Spécialités de VÊTEMENTS IMPERMÉABLES

CHASSEURS**TOURISTES****CHAUFFEURS**

Les vraies parties fines se font toujours à **BANS** (1 km. de GIVORS) au Restaurant **DELIOT** le plus renommé.

Anc. M^{re} VIENNET, Fondée en 1837**PIANOS**

9, Place Jacobins, 9

LYON

Ch. MORETTON & Co

Envoi franco Catalogue illustré

MASSAGE MÉDICAL

8, rue Paul-Chenavard (entresol)

Traitement des rides par produit spécial. Traitement contre l'obésité.

BOSC

Costumier des Théâtres municipaux

LOCATION de COSTUMES
pour Bals Masqués
et Habits

MATÉRIEL SPÉCIAL POUR CAVALCADES

1, rue du Théâtre, 1
derrière le Gd-Théâtre**ROBES ET CONFECTIONS****M^{lle} RIVOIRE**

28, rue Ste-Hélène, LYON

PRIX MODÉRÉS

ABONNEMENT à la LECTURE

Rue Constantine, 11 et

Passage des Terreaux, 22

Nouveautés, Mémoires, Auteurs anciens et modernes. Location au volume, au mois et à l'année.

C^{IE} F^{SE} DU GRAMOPHONE

La plus Parfaite

La plus Puissante

La plus Economique

des Machines parlantes

Pas de nasillement, pureté absolue des sons

GRAND CHOIX DE MORCEAUX
Inusables et incassables

Ne pas confondre ces Appareils avec
les Phonographes ou Graphophones

DÉPOT GÉNÉRAL : 49, rue de Sèze, 49 - LYONMachine à Ecire **LAMBERT, ROLLAND**, dépositaire, 49, r. de Sèze

TÉLÉPHONE 26-25

MARIAGES RICHES

et pour toutes positions. On marie dames et demoiselles gratuitement. S'adresser : **Sage**, 8, rue Paul-Chenavard.

Cours de Coupe et de Couture de M^{me} GOUZÈNE

Ouverture d'un cours de broderie artistique et d'un cours de broderie pour lingerie.

Rue du Plat, 16, au 1^{er}

Demandez partout le

THÉ DES MANDARINS**BELLE JARDINIÈRE**

PARIS -- 2, rue du Pont-Neuf -- PARIS

La plus grande Maison de Vêtements du Monde entier

TOUT

CE QUI CONCERNE LA TOILETTE DE L'HOMME ET DE L'ENFANT
Confections pour Dames et Fillettes

SUCCURSALE DE LYON

62, rue de la République, 62

EN VENTE dans tous les kiosques à journaux

0.10 c.
Le numéro**LA REVUE BI-MENSUELLE**

DES TIRAGES FINANCIERS

Publiant tous les Tirages des Valeurs à lots et reproduisant périodiquement la liste des lots non réclamés

0.15 c.
Par poste**ON ACHÈTERAIT D'OCCASION**

Buffet de Salle à Manger en très bon état. S'adresser ou écrire **Mme GIRAUD**, 10, Rue Voltaire prolongée, LYON.

LOTÉRIE DE GAP

Pour la construction d'un musée à GAP (Hautes-Alpes)

200.000 Billets seulement

LA PLUS AVANTAGEUSE DES LOTÉRIES

Gros Lot : 20.000 fr.

et un grand nombre d'autres lots de 5.000, 1.000, 500 et 100 fr.
formant ensemble 40.000 fr. de lots, tous payables en argent.

TIRAGE : 28 DÉCEMBRE PROCHAIN

UN FRANC LE BILLET

S'adresser ou écrire à L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, 14, Lyon

Par correspondance, joindre enveloppe portant adresse pour le retour affranchie à 0.15 pour quatre billets seulement. — Vente en gros. — Remise aux marchands.

LE WAGON

INDICATEUR DES CHEMINS DE FER DE

30 c.

PARIS à LYON et à la MÉDITERRANÉE

30 c.

ET INDICATEUR OFFICIEL DES

Compagnies de l'Est de Lyon et de l'Ouest Lyonnais

SERVICE D'HIVER

En vente à l'Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

et dans ses Succursales, Librairies, Bureaux de tabac et Gares